

ELEMLIAH

arte
france
présentent

LUMINESCENCE FILM

Isabelle Adjani

CAROLE MATTHIEU

UN FILM DE LOUIS-JULIEN PETIT

Corinne Masiero Lyes Salem Ola Rapace Pablo Pauly Sarah Suco Arnaud Viard

Un scénario de Louis-Julien Petit, Fanny Burdalo et Samuel Doux, avec la collaboration de Marin Ledun
D'après le roman de Marin Ledun «Les visages écrasés» paru aux Éditions du Seuil

arte

Picnic

CNC

TV5MONDE

PROÉREP

ANŪGA



CAROLE MATTHIEU

UN FILM DE LOUIS-JULIEN PETIT

AU CINEMA LE 7 DECEMBRE 2016

durée : 1h26 - image : 2.0 - son : dolby 5.1

DISTRIBUTION

PARADIS FILMS

6, rue Lincoln

75008 Paris

01.53.53.44.10

contact@paradisfilms.com

RELATIONS PRESSE

Hassan GUERRAR et Paola GOUGNE

57 rue du Faubourg Montmartre

75009 Paris

01.43.59.48.02

guerrar.contact@gmail.com

éléments du film disponibles sur www.paradisfilms.com



SYNOPSIS

Médecin du travail dans une entreprise aux techniques managériales écrasantes, Carole Matthieu tente en vain d'alerter sa hiérarchie des conséquences de telles pratiques sur les employés. Lorsque l'un d'eux la supplie de l'aider à en finir, Carole réalise que c'est peut-être son seul moyen de forcer les dirigeants à revoir leurs méthodes...



NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR

"Je suis leur confidente, leur mère, leur réceptacle, leur fosse à purin, leur objet de fantasme en même temps que la prostituée sur laquelle on s'épanche pour ne pas craquer." Carole Matthieu

Extrait du roman « *Les visages écrasés* »

Lorsque j'ai lu « *Les visages écrasés* », le réalisme de ce récit, doublé de la violence de l'univers qui y est dépeint, m'ont bouleversé. J'y ai retrouvé un sujet qui m'interpelle et que j'ai traité dans *Discount*, mon premier long-métrage, à savoir les nouvelles techniques d'organisation du travail, imposées par une exigence de rentabilité tendant toujours vers le « plus », et leurs répercussions dramatiques sur l'humain.

En plongeant dans ce roman, j'ai découvert un univers chaotique régenté par des règles drastiques, celui des plateformes de téléphonie. Ces quarante dernières années, ces mines des temps modernes ont vu se mettre en place un néo-taylorisme ravageur dont les mots d'ordre sont qualité et productivité. Mais sous couvert de minimisation des coûts et d'optimisation des résultats, un terrible bilan humain est à déplorer.

Micro société à part entière, cette ruche où se croisent des hommes et des femmes réduits à des numéros de loggue, devenus des « avatars numériques », dispose d'un potentiel visuel très cinématographique. Dans la lignée d'œuvres telles que *Playtime* de Jacques Tati, les répétitions machinales de gestes quotidiens, les bureaux identiques à perte de vue, la dépersonnalisation de ces décors étouffants d'anonymat, parlent d'eux-mêmes.

Cette toile de fond, ancrée dans un réalisme assumé, m'a permis d'être totalement libre sur l'aspect fictionnel du récit, notamment dans le traitement du personnage de Carole Matthieu. Pour tenter de dénoncer un système qui lui paraît défaillant, cette femme acculée va devenir une véritable bombe humaine. Témoin de sa sortie de route, hapé avec elle dans un quotidien dont elle n'est plus vraiment maîtresse, le spectateur est amené à mieux appréhender la logique de Carole, celle qui l'a conduite à se désocialiser complètement jusqu'à ce que son combat devienne son unique raison d'être, une logique qui l'a poussée à bout.

Si dans le livre, pour décrire la complexité de Carole, Marin Ledun use d'un discours à la première personne, j'ai souhaité pour ma part donner corps à ce côté sombre, à cette ambivalence qui l'habite. Pour cela, j'ai choisi d'incarner physiquement les préoccupations, les doutes et les « dérapages » de mon héroïne en les mettant en scène. Ainsi, à quelques moments cruciaux, Carole se voit face à elle-même, exhorte ses pensées, expulser ses envies réprimées, comme s'il s'agissait de celles d'une autre. Ces deux parties quasi schizo-phréniques de Carole témoignent du tumulte intérieur auquel elle est en proie.

Dans ce film, c'est la lutte d'une femme résolue que j'ai désiré mettre en lumière, une femme qui va, à sa manière, s'ériger contre un système qu'elle juge aberrant. Elle en est persuadée, ce qu'elle fait est juste. La force de son acte, son sacrifice, font de Carole Matthieu une anti-héroïne faillible et moderne, à la fois victime et bourreau.

Louis-Julien Petit



ENTRETIEN AVEC LOUIS-JULIEN PETIT

Après Discount, son premier long-métrage, Louis-Julien Petit continue avec Carole Matthieu de porter son engagement et propose un nouveau regard sur le monde du travail, cette fois sous l'angle d'un thriller social.

Dans Discount, vous traitiez déjà du monde du travail. C'est une thématique qui vous tient à cœur ?

Oui, particulièrement lorsque l'histoire traite d'un sujet de société. Effectivement *Discount* traitait du remplacement de l'homme par les machines et *Carole Matthieu* creuse ce sillon en abordant le monde des téléconseillers, ces personnes qui nous sollicitent pour nous vendre des produits, et dont on nous demande ensuite d'évaluer les prestations par des enquêtes de satisfaction (0 pas satisfaisant, 10 très satisfaisant), on place alors le consommateur en délateur. Ces notations font des moyennes qui influent sur la position des salariés sur les plateaux et placardisent certains d'entre eux... C'est un véritable système Kafkaïen, auquel nous sommes tous appelés à participer. L'idée de ce film était de dénoncer ce système, sans en juger les acteurs, qui en sont tous les victimes, chacun à leur niveau.

Le film est-il basé sur un travail d'enquête ?

Pendant plusieurs mois, je me suis rendu sur des plateaux de téléphonie un peu partout en France et j'ai aussi rencontré quelques médecins du travail en entreprise, dont l'une m'a entouré pendant l'écriture du scénario. Elle m'a parlé de son rôle d'accompagnement des patients, du travail de prévention auprès de la direction mais aussi de sa frustration et de son sentiment d'impuissance qui lui revient parfois en boomerang... Le personnage de Carole Matthieu est pour moi l'emblème d'une résistance : c'est quelqu'un qui se détruit pour sauver les autres. Sa méthode est condamnable, mais elle agit. Avec ce film, j'ai essayé de montrer l'incarnation particulière d'une souffrance au travail, à travers cette femme qui est à la fois victime et bourreau.

Comment avez-vous travaillé avec Isabelle Adjani ?

J'ai été séduit immédiatement par l'engagement et la force d'Isabelle. Avec une telle actrice, à partir du moment où la confiance est installée, on peut aller très loin et tout devient possible. Son implication dans le film a été immense dès le démarrage de la préparation. Interpréter un personnage complexe à l'image de notre époque l'a immédiatement séduite... Comment devient-on invisible? J'ai orienté la mise en scène du film autour de cette question, en me laissant guider par l'émotion du personnage. Je voulais suggérer cette sensation de perte des repères, de vertige, pour que le spectateur vive avec elle cette mise à l'écart progressive.





ENTRETIEN AVEC ISABELLE ADJANI

Comment le projet de Carole Matthieu est-il arrivé entre vos mains ?

Le film est librement inspiré d'un roman, «Les visages écrasés», écrit par Marin Ledun. Il y a quelques années, Jean-Paul Lillienfeld, le réalisateur avec lequel j'ai eu la chance de faire *La journée de la jupe*, envisageait de l'adapter et me l'avait donné à lire. Finalement, les choses ne se sont pas faites. Par la suite, j'ai dit oui à l'option qu'on me proposait sur les droits du livre. Le projet me tenait vraiment à cœur, pour son personnage troublé, son histoire troublante, pris dans la réalité actuelle de la situation sociale décrite. J'en ai parlé à Liza Benguigui, une amie, qui a produit *Discount*, le premier film de Louis-Julien Petit. Ils ont tous les deux été sous le choc. Louis-Julien Petit a abandonné son projet en cours et s'est lancé dans l'adaptation avec un couple de scénaristes, Fanny Burdino et Samuel Doux, et aussi Marin Ledun lui-même. Arte est la chaîne de prédilection pour faire exister un tel projet, à la fois par fidélité à une histoire commune commencée avec *La journée de la jupe*, et parce que c'est un film sur les gens, pour les gens, et que nous le voulions d'emblée accessible au plus grand nombre.

Est-ce le sujet, la souffrance au travail, qui vous a d'abord convaincue ?

Le cinéma, même s'il ne sert pas qu'à ça, est producteur de révélations, dans le sens où il permet de faire exister la face cachée des choses. Là, on est devant une réalité dont la face est de moins en moins cachée aux yeux du monde, mais qui n'en reste pas moins activement monstrueuse, et dont il faut absolument parler, en documentaire ou en fiction. Carole Matthieu est une des premières fictions à mettre les pieds dans la boue de cette réalité sociétale inacceptable, et pas suffisamment menacée d'être révélée au grand jour.

Car le phénomène ne se limite pas aux épisodes qu'on connaît, comme celui de France Telecom, il concerne beaucoup d'autres entreprises. Nous voulions faire écho à un certain nombre de témoignages sur ces méthodes de « hard management », et provoquer la curiosité des gens qui peuvent parfois imaginer que la situation si critique, fait l'objet d'une exagération, alors qu'on est bien en dessous de la vérité... aussi fou que cela puisse paraître dans un pays où il existe tant de droits fondamentaux en matière de protection des travailleurs. Moi-même j'ai mis du temps à comprendre le fonctionnement de ce système concentrationnaire. Ce film dévoile un monstre sans visage, un monde qu'on nous a rendu invisible, peuplé de gens rendus inexistantes au prétexte de politiques de rentabilité.

Comment avez-vous abordé le personnage de Carole Matthieu, médecin du travail ?

Pendant la préparation du film, Louis-Julien Petit a recueilli des témoignages, en particulier ceux de femmes médecins du travail, (...) dont les expériences m'ont nourries pour incarner le personnage. Il faut savoir que les médecins du travail n'ont quasiment pas de pouvoir, ils ne peuvent rien faire de plus qu'envoyer les gens voir leur généraliste. Lorsqu'au début du film, Carole Matthieu écoute un employé en détresse, elle est désespérée car elle sait qu'elle ne peut rien faire pour lui. Les salariés eux-mêmes ne veulent pas d'arrêts de travail, de conseils, car ils vivent ces prescriptions comme des humiliations. Ce n'est pas facile de s'extraire du pire... Malgré tout, ils s'attachent à cette interlocutrice qui ne fait pas partie du management, qui est dans l'humain, et dont la seule marge de manœuvre est de lutter pour les protéger du harcèlement et libérer leur parole. Le personnage de Carole Matthieu est intéressant parce qu'elle-même, par empathie, est passée du côté des victimes. L'auteur aime à la décrire comme un ange mi-exterminateur, mi-rédempteur : elle doit se dédoubler pour supporter la situation. Elle pense pouvoir quelque chose pour eux, et elle se perd elle-même. Elle est comme une chevalière blessée, avec



son grand manteau rouge qui ressemble à une cuirasse sanglante. C'est un personnage tragique. C'est ce que doit vivre un salarié désespéré : il a beau se battre, il se sait perdu.

Après la professeur de français de La journée de la jupe, c'est un nouveau personnage en « burn out »...

C'est le témoignage humain qui m'importe. Je suis toujours reconnaissante à un acteur ou à un cinéaste qui me fait découvrir une zone inconnue chez un être. Avant les premières projections de *Carole Matthieu*, on a averti les spectateurs qu'ils allaient vivre un moment pas forcément agréable, mais peut-être nécessaire. C'est un peu ce que je m'inflige en tant qu'actrice... Pour moi, c'est nécessaire d'œuvrer à un travail en prise avec l'humanité, à la fois au sens du groupe et au sens humain, en interprétant un aspect douloureux de la vie d'un être pris au piège. J'ai besoin de savoir, de comprendre, pour pouvoir en décider quelque chose, ne pas rester inactive... et je pense que les spectateurs aussi. Je l'ai déjà dit tant de fois, pour moi mon métier n'est pas une profession, mais une profession de foi. J'ai besoin, illusion ou pas, de croire qu'il y a une utilité dans ce que je fais, ne serait-ce que pour avoir envie de le faire.

Le film se donne à la fois comme un témoignage réaliste et comme un thriller. Que vous inspire ce mélange des genres ?

Il y a une dimension presque documentaire dans mes scènes d'entretien avec les salariés, qui sont joués par des gens de la région Nord Pas de Calais. Aucun n'avait jamais fait de cinéma, et ils sont venus nourrir la fiction en apportant généreusement quelque chose de leur vie. Mais Louis-Julien Petit tenait à ce que le film soit dans une continuité narrative, qu'il ne soit pas seulement un bloc de réalité brute. Sa mise en scène fait trembler cette réalité en la rendant subjective, en ouvrant des portes sur le fantastique. Je crois qu'il est autant imprégné du cinéma de Ken Loach que par celui de Polanski. Dans l'inconscient du film (pour moi chaque film a un inconscient), des indices signifiants apparaissent, nous font passer, grâce au prisme d'un symbolisme subtil, de tel climat à l'autre, de telle expression réaliste au film de genre. Ça amène une étrangeté, qui ne fait pas obstacle à l'empathie.

Vous parliez de la nécessité d'une utilité dans votre travail. En avez-vous fini avec les rôles romanesques ?

Non, bien sûr ! J'aime à la folie le romanesque. Mais je ne planifie rien, j'écoute ce qui entre en résonance avec moi, ce que j'ai envie de faire exister, comme j'aime ce qu'une actrice peut rendre existant pour moi, au cinéma... Les choix que je fais sont de plus en plus liés à ces rencontres d'exception avec des cinéastes qui portent leur projet... ressenti du fond des entrailles souvent nouées... Mais ne vous inquiétez pas, il reste peut-être encore des reines à interpréter ! Peut être même une impératrice!

LISTE ARTISTIQUE

<i>Carole Matthieu</i>	Isabelle Adjani
<i>Christine Pastres</i>	Corinne Masiero
<i>Alain</i>	Lyes Salem
<i>Revel</i>	Ola Rapace
<i>Cédric</i>	Pablo Pauly
<i>Jean-Paul</i>	Arnaud Viard
<i>Fille de Carole Matthieu</i>	Sarah Suco
<i>Infirmière</i>	Marie-Christine Orry
<i>Louis Parrat</i>	Sébastien Chassagne
<i>Vincent Fournier</i>	Alexandre Carrière
<i>Anne-Marie</i>	Patricia Pekmezian
<i>Patrick</i>	Christian Joubert



LISTE TECHNIQUE

<i>Réalisateur</i>	Louis-Julien Petit
<i>Adaptation du roman</i>	« Les visages écrasés » de Marin Ledun
<i>Scénaristes</i>	Louis-Julien Petit Samuel Doux Fanny Burdino
<i>avec la collaboration de</i>	Marin Ledun
<i>Directeur de la Photographie</i>	David Chambille
<i>Chef Décoratrice</i>	Cécile Deleu
<i>Chefs Monteurs Image</i>	Antoine Vareille Nathan Delannoy
<i>Musique originale</i>	Laurent Perez Del Mar
<i>Directrice de Post-Production</i>	Deborah Mokrane
<i>1er Assistant Réalisateur</i>	Bastien Blum
<i>Scripte</i>	Marion Pin
<i>Directeur de Casting</i>	David Bertrand (ARDA)
<i>Chef Opérateur du Son</i>	Julien Blasco
<i>Chef Monteuse Son</i>	Sylvianne Bouget
<i>Directeur de Production</i>	Arnaud Tournaire
<i>Régisseur Général</i>	Cyril Dusseaux
<i>Chefs Costumières</i>	Élise Bouquet Reem Kuzayli
<i>Création Coiffures</i>	Cédric Chami
<i>Chef Maquilleuse</i>	Laurence Azouvy
<i>Chef Machiniste</i>	François Comparot
<i>Chef Électricien</i>	Emmanuel Plumecocq
<i>Photographe de plateau</i>	Michaël Croffo
<i>Une production</i>	ELEMIAH LUMINESCENCE FILM ARTE France